

LES DEMEURES DE CHATEAUBRIAND, LIEU DE PASSAGE DU JUIF ERRANT

GEMMA ÁLVAREZ ORDÓÑEZ

Universidad de León

RESUMEN

En este trabajo hemos retrazado las diferentes residencias de Chateaubriand, aquí en la tierra, como lugar de paso del Judío errante. En este “periplo” nos hemos centrado particularmente en Inglaterra donde el autor sufrió la miseria y alcanzó la gloria, en Italia donde su espíritu romántico se desarrolló y en Francia, en Bretaña lugar de nacimiento, pero sobre todo en París, ciudad adoptiva, donde vivió los momentos más intensos de su vida.

Palabras clave: Exiliado, judío errante, moradas.

RÉSUMÉ

Dans ce travail nous avons parlé des multiples demeures de Chateaubriand ici bas, sur terre, comme un lieu de passage du Juif errant. Dans ce “périple”, nous nous sommes arrêtées en Angleterre où il a connu la misère et la gloire (Ministre), en Italie où son esprit romantique s’est développé et en France, en Bretagne mais surtout à Paris, sa ville adoptive, où il a vécu le plus intensément.

Mots-clés: Exilé, juif errant, demeures.

ABSTRACT

In this presentation we have considered Chateaubriand’s different abodes here on earth, as the transitory of a wandering jew. In this “periplus” we have concentrated on England where he encountered misery and glory (Minister); Italy where his romantic spirit developed and France, Brittany, but most of all Paris, his adoptive city, where he lived the most intense moments.

Keywords: Exiled, wandering jew, abode, voyage, glory.

Les itinéraires, les allées et venues... de Châteaubriand s'inscrivent dans le sillage de l'homme errant sur Terre en mal d'absolu. Châteaubriand se sent exilé au sens propre comme au sens figuré.

Au sens propre, puisque avec la venue de la Révolution française il dut quitter la France pour l'Angleterre et au sens figuré, puisque dès sa naissance il se croit exilé du ventre de sa mère.

Si nous croyons à la métaphore, très ancienne de la tradition occidentale, qui assimile la vie à un voyage parce qu'elle consiste à aller de la naissance à la mort. Si nous considérons cela comme tel, nous concevons cette vie comme un parcours orienté, plus ou moins difficile, mais inéductable, qui relie le berceau à la tombe.

Il arrive aussi que la mort ne représente pas la dernière étape du voyage, mais un "dernier voyage" ici bas qui mènerait à une "autre vie", vers un "au-delà" inconnu.

Châteaubriand est venu au monde à l'Hôtel de la Giclais, appartenant à M. Magon de Boisgarin, rue des Juifs à Saint Malo, à quelques pas de la tour Quiquegrogne. M. de Châteaubriand père a ses bureaux sur la rue, au rez-de-chaussée. Au premier étage se trouvent les pièces de réception; au deuxième étage, les chambres. C'est dans celle de ses soeurs que le futur écrivain vient au monde, un 4 septembre 1768, alors qu'une tempête se déchaîne et que des paquets de mer martèlent inlassablement les remparts. Ce mauvais temps qui a commencé à la fin du mois d'août, semble avoir atteint son maximum d'intensité pendant cette nuit du 3 au 4 septembre, au point que les reliques de Saint Malo ont été exposées tandis que des prières publiques étaient ordonnées à la Cathédrale Saint-Vincent.

Aussitôt baptisé, il est mis en nourrice chez sa grand-mère, à Placoët, le pays d'origine de sa mère où il passe les trois premières années de sa vie. Châteaubriand, comme presque tous les enfants de la noblesse et même de la bourgeoisie subissent ces conditions de vie, à une époque où tant de nouveaux-nés meurent au berceau, et donc ne comptent guère aux yeux de leurs géniteurs, obsédés uniquement par le souci de transmettre la terre et le nom.

Lorsqu'il regagne St. Malo, en 1771, ce n'est pas sa mère qui s'occupe de lui mais une paysanne appelée familièrement La Villeneuve, du nom de son village natal. Thérèse Leux de son vrai nom.

Cette année, 1771, les Châteaubriand avaient quitté l'hôtel de la Giclais, où Châteaubriand vint au monde, pour emménager à l'Hôtel Hay, dit aussi Maison White, en face de la porte Saint-Vincent. M. de Châteaubriand, père, y avait établi ses comptoirs au rez-de-chaussée, sa famille au premier étage. Mais dans la nuit du 16 au 17 février 1776, lorsque le petit Châteaubriand comptait 7 ans, un incendie ravagea l'immeuble et obligea ses occupants à se réfugier dans leur ancienne demeure de la rue des Juifs où ils passeront un an avant de regagner l'Hôtel Hay.

Un matin du printemps 1777, sa mère, ses quatre soeurs et lui vont rejoindre M. de Châteaubriand père, le Comte René-Auguste de Châteaubriand, au Château de Combourg, domaine qu'il avait acheté sept ans plus tôt, en 1770, afin de restaurer grâce à un fief, l'aura du lignage.

Je devais suivre mes soeurs jusqu'à Combourg: nous nous mîmes en route dans la première quinzaine de mai. Nous sortîmes de Saint-Malo au lever du soleil, mes quatre soeurs et moi, dans une énorme berline à l'antique, panneaux surdorés, marche-pieds en dehors, glands de pourpre aux quatre coins de l'impériale. Huit chevaux parés comme les mulets en Espagne, sonnettes au cou, grelots aux brides, housses et franges de laine de diverses couleurs, nous traînaient. Tandis

que ma mère soupirait, mes soeurs parlaient à perdre haleine, je regardais de mes deux yeux, j'écoutais de mes deux oreilles, je m'émerveillais à chaque tour de roue: premier pas d'un Juif errant qui ne devait plus s'arrêter. (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, 1ère partie: 62)

Chateaubriand évoque le départ de sa ville natal en se glissant sous le patron d'un nomade éternel, "d'un juif errant", de là l'intitulé de notre travail.

Chateaubriand, le Fils, fait de manière initiatique son entrée dans la maison du Père, le tabernacle du Nom.

• Je me souviens encore du moment où j'entraï sous cet ombrage et de la joie effrayée que j'éprouvai. (id.: 63)

Dans le regard de l'enfant qui découvre l'austère forteresse, le château et le père ne font qu'un. Et on comprend la terreur de l'enfant qui était né, qui avait grandi et vibré sur les remparts et les plages en regardant rouler le flot comme "compagnon des flots et des vents".

Le petit Chateaubriand trouvera cet endroit, cette "forteresse de l'intérieur", moins enchantée que son père ne le croit:

Partout silence, obscurité et visage de pierre, voilà le Château de Combourg. (id.: 64)

Une de ses soeurs ajoutera "lugubre comme une prison d'Etat".

Ce dépaysement est vécu comme un dessèchement de l'être, comme le début d'une errance sans fin sous le signe du nomadisme tragique. Officiellement il n'aurait dû s'agir que de vacances dans la demeure paternelle puisqu'il ne reste qu'une quinzaine de jours avant de partir pour l'internat du Collège de Dol, dirigé par les Pères Eudistes, maîtres exigeants mais consciencieux et qui s'appliquent autant à instruire leurs élèves qu'à les éduquer. Ce Collège est situé un peu en dehors de Dol et il est formé par deux bâtiments en équerre.

Il y reste jusqu'en 1781. Après les vacances, en Octobre, il continuera ses études au Collège de Rennes pour s'y préparer à l'examen de garde marine, qu'il devait subir à Brest.

Ce nouveau Collège a été fondé par les Jésuites en 1705 et, depuis le renvoi de la Compagnie en 1762, il est dirigé par les Prêtres Diocésains.

Comme à Dol, François-René, en dépit de son caractère ombrageux, s'impose assez vite à ses nouveaux camarades:

J'étais habile aux échecs, adroit au billard, à la chasse, au maniement des armes; je dessinais passablement; j'aurais bien chanté si l'on eût pris soin de ma voix. Tout cela, joint au genre de mon éducation, à une vie de soldat et de voyageur, fait que je n'ai point senti mon pédant, que je n'ai jamais eu l'air hébété ou suffisant, la gaucherie, les habitudes crasseuses des hommes de lettres d'autre fois. (id.: 94)

Il passe un peu plus d'un an dans ce Collège de Rennes, jusqu'au mois de Janvier 1783, d'où après quelques temps passé à Combourg, il rejoindra Brest pour y passer l'examen de garde marine; il descend rue de Siam, dans une pension fréquentée par des étudiants.

Un correspondant resté anonyme écrit le 13 mars 1783 à son père, M. de Chateaubriand:

J'ai eu le plaisir de voir M. votre fils avec M. de Ravenel. Tout va bien. L'enfant va bien et avec fruit, ce qu'il n'avait pas fait le premier mois... au dire de ses maîtres; on ne peut mettre ni plus d'aptitude ni plus de désir de réussir.. (Ghislain de Diesbach, 1995: 29)

Alors qu'il végète à Brest, incertain de son avenir, il prend soudain la décision de tout abandonner pour rentrer à Combourg.

De là il ira dans un Collège à Dinan, où il retrouve des fils de notables malouins. Ce Collège est assez récent, il est installé dans l'ancien couvent des Bénédictines dont les cellules servent de chambres aux élèves; il est près des remparts et domine la vallée de la Rance. Ce Collège est dirigé par l'abbé Puel de Saint-Simon, qui assure la classe de rhétorique, il est assisté de l'abbé Rouillac, théologien réputé. Ici Chateaubriand perfectionne son latin et son hébreu. Mais à l'automne 1784, au lieu de poursuivre ses études, il demeure à Combourg et va y connaître, ainsi qu'il l'avouera dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* "deux années de délire".

S'il choisit l'automne pour revenir à Combourg, c'est parce qu'il a dépassé le cadre strict des limites d'une saison, c'est qu'il est devenu le signe d'une improbable renaissance; c'est un faisceau de vapeurs et lueurs qui imprègne les consciences, ce n'est pas l'automne de l'amertume et de la mort qui fane les heures, les illusions et annonce la vieillesse; au contraire, l'automne de Combourg, dont la lumière dorée éclabousse les murs de la forteresse, a infiniment plus de présence et de vie...Au crépuscule...il glisse sur l'eau merveilleuse, l'ancrage du château est loin derrière, le tabernacle et ses pierres...et le royaume de l'éternité celtique est de l'autre côté des eaux, il suffit d'une barque pour passer le bief de l'invisible. Ainsi quand il va sur ce petit carré aquatique serré entre le château et les prairies, avec la nostalgie des grèves malouines, de l'écume, des mouettes...ses sens s'enflamment. L'exaltation le saisit. Une énergie le soulève. Chateaubriand ne connaît que cette errance sans corps.

Le château reste le lieu d'enfermement et théâtre des allées et venues du rêveur fou. Le château et ses alentours demeurent comme une filigrane qui apparaîtrait dans l'entrelacement des extases et des emballements.

Combourg est un lieu initiatique; où l'enfant se fendille et l'homme est en train de naître. Cette métamorphose suppose la naissance au désir...

Un voisin de la terre de Combourg était venu passer quelques jours au château avec sa femme, fort jolie. Je ne sais ce qui advint dans le village; on courut à l'une des fenêtres de la grand'salle pour regarder. J'y arrivai le premier, l'étrangère se précipitait sur mes pas, je voulus lui céder place et je me tournai vers elle; elle me barra involontairement le chemin, et je me sentis pressé entre elle et la fenêtre. Je ne sus plus ce qui se passa autour de moi. (M.O.T., le partie: 125)

Combourg devient donc le sanctuaire du romantisme, le vaisseau des songes où le rêveur souffre, se désole et se lamente.

Il ne reverra Combourg que quatre fois. La première, après la mort de son père pour partager l'héritage. Probablement en décembre 1788 il accompagne sa mère, Mme de Chateaubriand, qui s'occupe de l'ameublement du château: elle doit y recevoir son fils aîné et son épouse:

Mon frère ne vint point, il eut bientôt avec sa jeune épouse, de la main du bourreau, un autre chevet que l'oreiller préparé des mains de ma mère. (id.:140)

Il fut guillotiné ainsi que sa femme, la mère de celle-ci, le grand-père, l'illustre M. de Malesherbes.

En 1791, sur la route de Saint-Malo où il va s'embarquer pour l'Amérique, Chateaubriand traverse une nouvelle fois Combourg. Le séjour sera de très courte durée:

Le château était abandonné, je fus obligé de descendre chez le régisseur, lorsque, en errant dans le grand Mail, j'aperçus du fond d'une vallée obscure le perron désert, la porte et les fenê-

tres fermées, je me trouvais mal. Je regagnai avec peine le village, j'envoyai chercher mes chevaux et je partis au milieu de la nuit. (id.: 140)

Sa quatrième visite à Combourg correspond au premier voyage que Chateaubriand aurait effectué en Bretagne depuis son retour d'émigration. Selon le témoignage laissé par l'écrivain dans la lettre qu'il a envoyée à Mme de Staël le 24 juin 1802:

J'ai voyagé, j'ai vu le toit paternel, la Révolution a passé par là; c'est tout vous dire. Les cendres même de mon père ont été jetés au vent. (Correspondance Générale, t 1: 158, lettre 100)

En fin, avant de quitter la France pour la Terre-Sainte, près de quinze ans plus tard, en 1806, il passera par Fougères pour embrasser ce que la Révolution lui a laissé de famille, mais il n'aura pas la force d'aller jusqu'à Combourg. La Terreur révolutionnaire a posé sa funeste empreinte sur ce château où la devise ancestrale de la famille était "Je sème l'or " et où on ne trouve que désolation.

On va suivre notre infatigable Juif errant dans ses nombreux domiciles parisiens. Paris occupe une place importante dans sa vie parce qu'il y a vécu plus de la moitié de sa vie et elle sera sa ville mortuaire.

En juin 1786, près de sa dix-huitième année, il s'installe à l'Hôtel de l'Europe rue du Mail. C'est lors de son premier voyage à Paris, dans la voiture de Mme Rose auprès de laquelle il fait figure de nigaud. A l'époque il y avait cinq hôtels garnis rue du Mail mais aucun ne porte le nom de celui où descendit Chateaubriand.

Lors de son second voyage, de l'automne 1786 à la fin Février 1887, il va habiter l'un des appartements dans les maisons bâties par les Religieux de St. Lazare, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, situées entre les numéros 99 et 105 faubourg St. Denis. Elles existent encore aujourd'hui. Chateaubriand choisit cet endroit pour sa proximité avec la Résidence de son frère qui habite à l'Hôtel de Rosanbo, propriété de ses beaux-parents, 62 rue de Bondy.

De l'automne 1787 à Mai 1788, il va se loger dans le même hôtel que lors de son premier voyage à Paris, Hôtel de l'Europe. Selon le récit des Mémoires d'Outre-Tombe, Chateaubriand y reste de longues semaines dans l'attente angoissée de sa présentation à la Cour: " délaissé dans une hôtellerie, voyant le monde par la fenêtre".

A la fin du mois de Juin 1789, Chateaubriand a habité un hôtel garni, rue de Richelieu. Il n'indique pas le nom de l'hôtel. Il y avait ving et un hôtels garnis dans cette rue. Dans l'un d'eux, Chateaubriand demeure avec ses deux soeurs Mme de Farcy et Lucile, pendant plus de trois mois puisqu'il y arrive dans les derniers jours de juin et se trouve encore à Paris le 6 Octobre.

De l'automne 1789 à avril 1790 et de l'automne 1790 à la deuxième quinzaine de janvier 1791, il habite au numéro 4, petite rue Saint-Roch, près de la rue de Cléry. Cette rue existe encore, mais en raison des changements de numérotage survenus au cours du XIX^e siècle, il est difficile d'affirmer qu'il s'agit bien de la même maison. Chateaubriand réside à cette adresse avec ses soeurs Julie et Lucile, probablement après son séjour à l'hôtel garni de la rue de Richelieu, à partir de l'automne 1789 jusqu' à la seconde quinzaine d'avril 1790. Après le séjour à Fougères, en avril-automne 1790 et une absence inexplicquée entre le 7 Mai et le 15 Juillet, il rejoint ses soeurs rue Saint-Roch à l'automne 1790. Il part pour Saint-Malo et l'Amérique dans la seconde quinzaine de janvier 1791.

Au printemps-juillet 1792, il habite le Petit Hôtel de Villette, cul-de-sac Férou. Il appartenait à la "belle et bonne" nièce de Voltaire, mariée par ses soins au Marquis de Villette chez qui

le philosophe mourut rue de Beaune. Après son retour d'Amérique et son mariage à Saint-Malo, en Mars 1792, Chateaubriand réside au Petit Villette avec sa jeune épouse et ses sœurs Julie et Lucile, jusqu'à son départ pour l'émigration.

Du printemps 1800 au mois de mai 1801, il habite Rue de Lille, du côté de la rue des Saints-Pères. A son retour d'émigration, Chateaubriand trouve d'abord, grâce à Fontanes, un "abri provisoire" chez Joubert, au 118 rue de Saint-Honoré, puis loue un entresol rue de Lille.

De mai 1801 à 1803, il habite l'Hôtel d'Etampes, 374 rue Saint-Honoré, à proximité de la rue Neuve-du-Luxembourg, où demeurait Mme de Beaumont. C'est son adresse jusqu'à son départ pour Rome, le 26 Mai 1803. Avant cela, il passe plusieurs mois à Savigny-sur-Orge en 1801 et fait de nombreux séjours dans des châteaux à Fervacques, dans le Midi.

De février à avril 1804, il demeure à l'Hôtel de France, 5 rue de Beaune. De retour de Rome où il a recueilli le dernier soupir de Mme de Beaumont, il loge d'abord chez Joubert-Laffont, puis reprend la vie commune avec Mme de Chateaubriand et s'installe rue de Beaune où il compte rester jusqu'à son départ manqué pour le Valais.

D'avril 1804 à avril 1805, il habite au 31, rue de Miromesnil. L'exécution du Duc d'Enghien ayant changé sa vie, Chateaubriand s'y installe pour un an. Il est proche voisin de Mme de Custine. Cette jolie demeure était, à l'époque, dans un site campagnard, au pied de la Butte-aux-Lapins.

D'avril 1805 à l'automne 1807, il habite à l'Hôtel de Coislin, place de la Concorde. Chateaubriand, locataire de Mme de Coislin, y habite l'attique auquel on accédait par quatre-vingt-quatre marches. Il s'absente avec sa femme, l'été 1805. Mme de Chateaubriand y reste pendant le voyage en Orient, de juillet 1806 à juin 1807.

À l'automne 1807, il habite à l'Hôtel de Lavalette, 63 rue des Saints-Pères. Après l'article du Mercure, le 4 juillet 1807, Chateaubriand est "banni" de Paris. Il achète la Vallée-aux-loups. En attendant l'aménagement de sa retraite, il s'installe à l'Hôtel de Lavalette et garde l'habitude de s'y loger quand il vient à Paris.

De novembre 1807 à novembre 1817, il habite à la Vallée-aux-Loups, hameau d'Aulnois, aujourd'hui commune de Châtenay-Malabry, dans le département de la Seine, à quelques kilomètres de Paris. Chateaubriand achète cette retraite pour s'abriter de la colère de Napoléon après la publication de l'article du Mercure.

J'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Châtenay, une maison de jardinier, cachée parmi les collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux descendant de cette maison, n'était qu'un verger sauvage au bout duquel se trouvait une ravine et un tallis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances...
(M.O.T., 1e partie: 13)

Écrit Chateaubriand à la première page des Mémoires d'Outre-Tombe. C'est là qu'il s'installe à l'automne 1807, avec son épouse Céleste, pour une dizaine d'années, loin de ce monde qu'il détestait et adorait à la fois.

Dans la première moitié du XX^e siècle, la Vallée-aux-Loups retrouve une part de son rayonnement avec le Docteur Le Savoureux. Ensuite elle devient la propriété de la Fondation Rothschild qui, aux termes des accords qu'elle a conclus avec le Docteur Le Savoureux, laisse la libre disposition des pièces d'habitation à Mme Le Savoureux. Donc le siège de la Société Chateaubriand restera à la Vallée-aux-Loups. Ensuite c'est le département des Hauts-

de-Seine qui l'acquiert, lui assurant ainsi toute sa pérennité et continue à être le siège social de la Société et du Musée Chateaubriand, la demeure est conservée. Elle est ouverte au public et offre un cadre et des moyens de travail bien précieux à tous ceux qui voudraient étudier Chateaubriand et son époque. Cette maison renaît à l'issue de travaux de restauration de grande envergure entrepris et financés par son actuel propriétaire le département des Hauts-de-Seine.

En juillet 1808, il habite à l'Hôtel Rivoli, Place du Carrousel. En 1808, Chateaubriand, malade, vient se soigner à Paris et descend à cet hôtel.

Au début de 1809, il habite Rue Saint-Honoré, coin rue Saint-Florentin. Chateaubriand vient à Paris pour surveiller l'impression des Martyrs.

Au début de 1811, il habite à l'Hôtel de Rome, rue des Capucines, à côté de chez Joubert. C'est l'époque de la publication de l'Itinéraire, de la mort de M. J. Chénier et des "visites d'usage aux membres de l'Académie".

A partir du mois d'octobre 1813 jusqu'au début de l'année 1814, il habite au 194, rue de Rivoli. Chateaubriand qui avait reçu son congé de Natalie de Noailles en janvier 1812, devient locataire de son frère Alexandre de Laborde au moment où s'annonce la chute de l'Empire.

De février 1815 à 1817, il habite au 25 Rue de l'Université. Chateaubriand réside dans cette demeure à son retour de Gand avec le Roi.

En septembre 1817, il habite au 4 Rue Molière, chez Lemoine. C'est l'adresse postale qu'il donne dans une lettre à Mme Duras.

De 1818 à 1819, il habite 46, Rue du Bac. C'est ce qu'indique l'Almanach Royal. En juillet 1818, Mathieu de Montmorency ayant acheté la Vallée-aux-Loups, Chateaubriand et sa femme cherchent un appartement bon marché.

De 1819 à 1821, il habite au 27 rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain. L'adresse est indiquée par l'Almanach Royal pour les années 1820 à 1822. Chateaubriand quitte Paris le 1er janvier 1821 pour l'Ambassade de Berlin, de Londres, et le Congrès de Vérone.

De 1822 à 1824, il demeure au 18 rue de l'Université. Il conserve ce "modeste logement" pendant l'année 1822. Quand il prend possession du Ministère des Affaires Étrangères, en janvier 1823, il garde encore le petit logement où, le soir de son "renvoi", en 1824, il transporte "l'immense dîner prié".

De janvier 1823 à la Pentecôte 1824, il habite au Ministère des Affaires étrangères, au 24 rue des Capucines, à l'Hôtel de la Colonnade, construit en 1726 et qui devint le siège du Ministère de 1821 à 1853. Chateaubriand y habita tout en conservant le "logement" de la rue de l'Université.

Entre 1822 et 1826, il habite à Auteuil, au 4 rue de Buis. Cette maison existe encore. Il habite près de Mme Récamier.

A partir du mois d'octobre 1824 jusqu'au mois de mai 1826, il demeure au 7 rue du Regard. Chateaubriand y réside un peu moins de deux ans. L'Almanach Royal indique l'adresse pour les années 1825 et 1826, mais Chateaubriand y est déjà installé en novembre 1824. Il occupait au fond de la cour, au premier étage, un appartement qui donnait sur un jardin orné d'une pièce d'eau, disparu lors du percement du boulevard Raspail.

De juillet 1826 à juillet 1838, il habite au 84, rue d'Enfer, aujourd'hui 88, rue Denfert-Rochereau. Chateaubriand achète en 1824 ce pavillon attenant à l'Infirmier Marie-Thérèse, aménagée dès 1819 par Mme de Chateaubriand, pour y accueillir les vieux prêtres et les nobles dames ruinées. Elle-même y réside d'abord. Puis Chateaubriand s'installe dans le pavillon du 88 actuel, après la crise conjugale et la paix conclue en Suisse. Chateaubriand part pour l'Ambassade de Rome, puis, après sa saison à Cauterets et sa démission, se résigne à son "Hôpital" de la rue d'Enfer.

En juillet 1836, il habite Passy, Beauséjour. Mme Récamier qui résidait dans l'un des pavillons, put appeler Chateaubriand à venir aussi dans ce lieu paisible et ombragé. Chateaubriand travailla à ses Mémoires.

De juillet 1838 au 4 juillet 1848, il réside au 120 rue du Bac, à l'Hôtel de Clermont-Tonnerre. Chateaubriand quitte la rue d'Enfer en juillet 1838 pour s'installer dans l'appartement du rez-de-chaussée, entre cour et jardin, où il demeurera jusqu'à sa mort, à proximité de l'Abbaye-aux-Bois. La fenêtre de sa chambre avait vue sur les jardins du Séminaire des Missions et sur les jardins voisins. C'est encore la vue actuelle.

On constate l'énorme quantité de domiciles parisiens occupés par Chateaubriand et nous avons trois hypothèses pour expliquer ces déménagements successifs:

La première d'entre elles proviendrait de son instabilité d'humeur qui tient à son caractère. La deuxième, de ses difficultés d'argent dont la cause serait sa nature de "panier percé". Et finalement, ce serait son besoin de s'installer à côté de ses amis (es).

L'Italie occupe aussi une place importante dans la vie de Chateaubriand, non seulement du fait des fonctions diplomatiques qu'il y exerça, mais aussi d'un point de vue littéraire. L'Italie représente pour le voyageur de cette époque une terre d'évasion englobée dans un ensemble plus vaste nommé "Orient", comprenant aussi l'Espagne.

Chateaubriand érige ce pays en lieu pour une quête de soi, pour un parcours initiatique où l'âme, la sensibilité travaillent à s'y chercher et s'y exaltent vers un idéal. Chateaubriand a un double point de vue subjectif de l'artiste et historique du témoin et de l'acteur.

Chateaubriand a fait six voyages en Italie:

Son premier voyage correspond à sa nomination au poste de Secrétaire de Légation auprès du Cardinal Fesch, oncle de Bonaparte. Son séjour dure du 27 juin 1803 au 20 janvier 1804. Il est logé chez M. Cacault, breton d'origine et Ministre plénipotentiaire à Rome, mais qui sera remplacé par le Cardinal Fesch.

Il me traite comme son fils. (C.G., t 1: 230, lettre 174)

Chateaubriand ne nous donne pas de précisions de son logement mais par contre il nous parle de Rome, son arrivée se place sous le signe de l'éblouissement.

J'ai la tête troublée de tout ce que je vois. Figurez-vous que vous ne savez rien de Rome, que personne ne sait rien, quand on n'a pas vu tant de grandeurs, de ruines, de souvenirs....(id.: 229, lettre 173)

Dans une lettre envoyée le 29 juin à son amie Pauline de Beaumont, il continue:

C'est une sorte de délire et des monuments et des déserts que l'on trouve de toutes parts: des déserts. (id.: 231, lettre 177)

Mais, le désenchantement ne tarde pas à venir pour des raisons affectives (Pauline de Beaumont qui l'a rejoint à l'automne, meurt de tuberculose entre ces bras, le 4 novembre 1803)

et des raisons professionnelles (travail de subalterne mal accepté), il était mal établi dans ce Cabinet Diplomatique du Palais du Cardinal Fesch.

On me donna le plus haut étage du Palais: en y entrant, une si grande quantité de puces me sautèrent aux jambes que mon pantalon blanc en était tout noir. (id.t 1)

Le 27 juillet, dans une lettre envoyée à sa protectrice et soeur de Bonaparte, Elisa Bacciochi, il se plaint avec subtilité:

L'air de ce pays est tout à fait contraire à ma santé [...] Je vous supplie de tâcher de m'obtenir à la fin de mon année une place indépendante dans une Cour quelconque. (id.: 242, lettre 192)

Ses plaintes continuent jusqu'à écrire à Louis de Fontanes, le 26 Octobre 1803, ces mots:

Quelque grenier obscur dans un coin de Paris fera parfaitement mon affaire. (id.: 265, lettre 216)

Il reçoit l'arrêté de Premier Consul qui le nomme Chargé d'Affaires de la République française près de la République du Valais, en Suisse, le 19 janvier 1804.

En juillet 1806, Chateaubriand traverse l'Italie du Nord au cours de son fameux périple vers Jérusalem. Il était parti de Paris le dimanche 13 juillet pour arriver à Venise le 23, d'où il partira le 28 juillet à dix heures du soir comme il nous informe dans la lettre envoyée à sa cousine Mme de Talaru, le 26 juillet 1806, de Venise.

Je pars après demain, pour Trieste où j'ai presque à présent la certitude de trouver un vaisseau neutre pour le Levant. (id.: 387, lettre 341)

Il passe par Venise et Trieste. Le texte du récit du voyage ne contient que deux rapides paragraphes sur Venise où il s'arrête cinq jours pour visiter la ville et admirer les tableaux.

Cette Venise (écrit-il à son ami, Louis-Ferdinand Bertin) vous déplairait autant qu'à moi. C'est une ville contre nature. On n'y peut faire un pas sans être obligé de s'embarquer, ou bien on est réduit à tourner d'étroits passages plus semblables à des corridors qu'à des rues [...] ces fameuses gondoles toutes noires ont l'air de bateaux qui portent des cercueils. (id.: 389, lettre 342)

Trieste est à peine évoquée, on sait seulement qu'il arrive le 29 à minuit et repart le 31 au matin.

Du 14 octobre au 13 décembre 1822, Chateaubriand séjourne à Vérone où il est appelé à représenter la France au Congrès qui statue sur une intervention militaire en Espagne contre la révolte libérale.

Dans la lettre qu'il écrit le 15 octobre à son amie Mme Duras il dit:

Je suis arrivé hier; j'ai trouvé ma maison toute montée et votre gendre établi chez moi [...] La plupart des Ministres sont arrivés, les Rois et les Empereurs arrivent aujourd'hui. Le Congrès, à ce qu'il paraît, sera fort court. (id.: 299, lettre 1868)

Le quatrième séjour italien de Chateaubriand se situe d'octobre 1828 à août 1829, date à laquelle il démissionne de son poste d'Ambassadeur auprès du Saint-Siège à Rome, en vertu d'une solidarité entre le Ministère et les Ambassades. C'est lors de ce quatrième séjour qu'il organise, en 1829 une somptueuse fête à la Villa Médicis en l'honneur de la grande Duchesse Hélène de Russie, moment d'où naîtra, dans les Mémoires une page de poésie mélancolique sur les femmes.

Ce n'est qu'en septembre 1833 qu'il retourne en Italie. Il est au service de la Duchesse de Berry. Avant d'aller à Prague, il fait un détour par Venise où la Duchesse doit le rejoindre.

Mon auberge, l'hôtel de l'Europe, est placée à l'entrée du grand canal en face de la Douane de mer de la Giudecca et de Saint-Georges-Majeur... (M.O.T., 4e partie: 334)

En réalité l'hôtel de l'Europe était un hôtel de luxe, et non pas une auberge. Il était dirigé par un Français, dans l'ancien Palais Giustiniani. Il était recommandé pour ses "points de vue agréables", autant que pour la "commodité de ses appartements".

Ce séjour offre parmi les plus belles pages des Mémoires:

Venise est là, assise sur le rivage de la mer, comme une belle femme qui va s'éteindre avec le jour: le vent du soir soulève ses cheveux embaumés... (id.: 337)

En 1845, il fait son dernier voyage en Italie et à Venise. Il a 77 ans et il visite, en mai-juin à la Duchesse de Berry et le Comte de Chambord. Mais il n'y a aucune trace dans les Mémoires. Des second et troisième voyages, quelques allusions seulement.

Etroitement liée à sa vie privée et à sa vie publique, l'Italie a pris pour Chateaubriand une dimension autre que celle d'un univers quotidien. Il a fait de Rome la ville des ruines et de la réflexion sur le temps; de Venise celle du charme plus trouble de l'amour et de la mort. Mais en fait, Chateaubriand nous dit:

Rome et Naples, [...] et un peu Florence, voilà toute l'Italie. (C.G., t 1: 389, lettre 342)

Avant de passer en Angleterre, Chateaubriand débarqua à Jersey le 20 Janvier 1793. Premièrement il s'installe, pour quelques jours chez son oncle M. de Bédée, qui avait loué une maison à M. Thomas Auley. Cette maison était site "Rue des trois pigeons", aujourd'hui Hill Street. Après, Chateaubriand alla occuper "un appartement dans une des maisons que l'on commençait à bâtir le long du port" (Chateaubriand, *M.O.T.*, 1ère partie: 428).

Le registre des émigrés le confirme: il habitait précisément chez "cape Renouf, rue des Mielles", c'est-à-dire chez le Capitaine Philippe Renouf dont la maison était située non loin du nouveau cimetière de Saint-Hélier, dans une région sablonneuse. Ce terrain s'appelait "les mielles", ce qui signifie les sables. "Les Mielles" étaient, à cette époque une agglomération de maisons plutôt qu'une rue proprement dite. Actuellement, il serait impossible d'identifier l'emplacement. Mais Chateaubriand affirme que la maison où il vivait était située "le long du port" puisqu'il écrit:

Les fenêtres de ma chambre descendaient à fleur de plancher, et du fond de mon lit j'apercevais la mer. (M.O.T., 1e partie: 428)

Derrière cette mer qui lui barrait le regard se trouvait sa Bretagne natale.

En Mai 1793, il arrive à Londres. Son premier logement dans la capitale fut dans un grenier à Holborn à six schellings par mois. On croit qu'il y resta deux mois, de mai à juillet.

Chateaubriand dit avoir passé une nuit dans la célèbre nécropole londonienne, l'Abbaye de Westminster:

Dans ce labyrinthe de tombeaux, je pensais au mien prêt à s'ouvrir. (id.: 440)

Un soir, au cours de l'été ou de l'automne de 1793, absorbé dans sa rêverie, il ne put quitter l'église au moment de la fermeture des portes et fut obligé d'y passer la nuit.

Dans le choix de mon gîte, je m'arrêtai près du mausolée de Lord Chatham [...] Le pli d'un linceul, également de marbre, me servit de niche: à l'exemple de Charles-Quint, je m'habituais à mon enterrement. (id.: 440-441)

Chateaubriand loua une chambre chez Baylis, imprimeur au 75 de la Great Queen Street. Il rédigeait la nuit l'Essai et pendant la journée il se livrait à des occupations qui lui procuraient un peu d'argent, le travail se faisait rare.

La faim me dévorait, j'étais brûlant [...] je suçais des morceaux de linge que je trempais dans de l'eau; je mâchais de l'herbe et du papier [...] Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais. (id.: 444)

Il est resté, probablement trois mois dans cette chambre jusqu'à la fin septembre. L'hiver 1793-1794 s'annonça très précoce. Dès le mois de septembre, on enregistre une chute brusque des températures. Le 22 septembre, la température tombe à 5° et demi. Donc la précision qu'il donne dans l'exemple de la rude soirée d'hiver peut bien être une journée de septembre.

Après avoir payé "le terme échu" chez Baylis, Chateaubriand se logea dans une chambre "mieux appropriée à sa fortune décroissante" (sa mère lui avait envoyé 40 écus plus le schilling des émigrés, mais sa situation restait précaire) que des amis lui avaient trouvée:

Il m'installèrent aux environs de Mary-le-Bone-Street, dans un garret dont la lucarne donnait sur un cimetière. Chaque nuit la crécelle du watchmann m'annonçait que l'on venait de voler des cadavres. (id.: 445)

Ainsi Chateaubriand avait trouvé un refuge aux portes mêmes de Londres; et le cimetière était celui de Saint-James, relativement récent puisqu'il ne datait que de 1788. Il sera désaffecté presque un siècle plus tard, en 1833 et un jardin public sera inauguré le 17 Août 1887.

Lorsqu'en 1822 Chateaubriand, Ambassadeur à Londres, alla voir son garret et le cimetière, il constata l'apparition d'un hôpital qui, comme un rideau, cachait le cimetière.

Un cimetière, perspective de la lucarne d'un de mes greniers, avait disparu dans l'enceinte d'une fabrique. (id.: 251)

Chateaubriand quitte Londres au moment même où sa situation matérielle avait trouvé un commencement de solution; mais Londres ne lui inspirait plus aucune confiance.

Son ami Peltier lui trouve un travail d'instituteur à Beccles, à l'école de Brightly.

Chateaubriand change de nom, il se fait appeler "M. de Combourg" dès 1791 jusqu'à l'exécution de son frère, en mai 1794.

S'éclipser de Londres, améliorer sa santé, poursuivre plus tranquillement ses travaux littéraires et aussi se faire une vie plus agréable, c'étaient là aux yeux de Chateaubriand autant de raisons pour s'en aller dans la province anglaise.

Chateaubriand quitta Londres fin décembre 1793 ou début janvier 1794. Le voyage de Londres à Beccles durait environ 14 heures et selon la tradition locale, l'écrivain descendit à l'auberge de La Tête du Roi (The King's Head Hotel).

Chateaubriand vécut d'abord au 3 Saltgate Street dans une maison qui appartenait aux Crowfoot et qui était attenante à celle qu'habitait cette famille. Avant la seconde guerre mondiale cette maison servait d'hôtel et recevait "une clientèle peu fortunée".

La seconde demeure de Chateaubriand à Beccles était situé dans une ruelle tranquille, La Hungate Lane. Il habita dans "un appartement" chez M. Butcher comme atteste une lettre adressée par l'écrivain à son médecin le Dr. Davey, le 16 Juin 1797.

Mon cousin est logé dans mon appartement chez Butcher. (C.G., t 1: 75, lettre 22)

Chateaubriand enseignait aussi à Bungay et “ayant fait une chute de cheval, je restai, (écrit Chateaubriand), quelque temps chez M. Ives”. (*M.O.T.*, 1ère partie: 456)

Les Ives habitaient une ravissante maison qui est connue aujourd’hui sous le nom de Bridge Street House et qui appartient au Major W.H. Worthley.

Chateaubriand retourna à Londres, probablement au mois de juin, voir lettre datée du 1er juillet 1796 adressée au Marquis de Montaigu. Il logea d’abord au 50 Rathbone Place, une rue-
lle à laquelle on accédait à la fois par Oxford Street et Tottenham Court Road.

En Janvier 1798, Chateaubriand est installé au 12 Hampstead Road, opposée à Saint James Chapel. Ce logement se trouvait en face du cimetière Saint-James et correspond aujourd’hui aux numéros 127 et 129 de Hampstead Road.

Chateaubriand quitta l’Angleterre en 1800 comme un pauvre émigré, sans ressources, pour revenir le 5 avril 1822, dans ce pays où il avait été si malheureux, rejoindre son poste d’Ambassadeur à Londres.

Il est accueilli à son arrivée à Portland Place par tout le personnel de l’Ambassade. Il y resta comme Ambassadeur jusqu’au 8 septembre, date à laquelle il partira pour la France afin d’assister au Congrès de Vérone.

Chateaubriand décrit avec précision et souvent avec complaisance les alentours de ces demeures, la vue extérieure mais rarement l’intérieur.

C’est dans les bois de Combourn que je suis devenu ce que je suis. (id.: 140)

La Bretagne a façonné son être, et dans cette maturation, Combourn et son espace ont joué une part importante. L’arrivée à Combourn, on s’en souvient, avait été “le premier pas d’un Juif errant qui ne se devait plus s’arrêter”. Ce n’est pourtant ni le lieu de naissance, ni un lieu d’é-
criture, à la différence de Saint-Malo ou de la Vallée-aux-Loups.

En Angleterre il a connu la misère... En Italie son esprit romantique s’est développé. Mais c’est à Paris, sa ville adoptive qu’il a vécu le plus intensément.

Large, en effet, sera le champ de pérégrination de l’éternel errant: il faut rappeler l’Espagne, l’Allemagne, l’Autriche, l’Amérique, l’Egypte, la Grèce, la Terre Sainte...

J’espère qu’à partir d’aujourd’hui vous donnerez à “ce Juif errant” non seulement une demeure dans votre tête mais aussi dans votre cœur.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

CHATEAUBRIAND, François-René (1964) *Les Mémoires d’Outre-Tombe*, 2 tomes, Édition du Centenaire établie par Maurice Levailant, Paris, Flammarion.

CHATEAUBRIAND, François-René (1977) *Correspondance Générale*, 5 tomes, Paris, NRF Gallimard.